

Le Triangle de Bledel

Le Parolier des Septénaires

Par Thibaut Midavaine

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Thibaut Midavaine, 01/08/2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Entrée en matière

J'ai pour mauvaise habitude de classer les livres en deux catégories : les livres conçus pour être écrits et ceux pour être lus.

En général, un ouvrage de la première catégorie se caractérise par son auteur. Je parle, entre autres, d'un bougre perturbé par une vie dont les épreuves semblent si atroces ou si pertinentes à surmonter que le principal intéressé n'a pas résisté à l'idée d'en faire un livre. Bon ou mauvais, peu importe. Les lecteurs les plus assidus y relèvent parfois des récits à caractère autobiographiques, malgré d'astucieux habillages de fiction ou d'imparfaits poncifs saupoudrés ça et là dans le texte pour en cacher un autre.

Présenté ainsi, ce genre d'ouvrage passe pour un témoin d'idée qui n'existe que pour exister. Un recueil de réflexions où l'écrivain pense, avant toute chose, à son unique personne. Cela dans le but de clamer haut et fort qui il était, qu'il existe et ce qu'il laissera derrière lui... sinon des asticots bien repus de son cadavre putréfié.

L'autre catégorie regroupe ces ouvrages unanimement appréciés... ou qui tentent de l'être. Des livres (pas encore) populaires. Des livres (in)vendus en masse et dont les libraires vantent (ou s'efforcent de vanter) les louanges, faute de quoi ils mettraient la clef sous la porte.

Ce sont aussi, parfois, des livres si élégamment composés que les éducateurs les jugent pertinents à être enseignés à leurs morveux d'écoliers.

Mais si, allons... nous sommes tous passés par ce recueil de fables insipides de renards et de chevreux épilogueant sur

l'existence. Nous avons tous étudié cette pompeuse tragédie mêlant folie, politique et passion dans un pugilat sordide. Nous nous sommes tous aussi farcis ce pavé de littérature classique dont la lecture nous paraissait alors si longue que l'on aurait juré voir le temps reculer entre chaque page.

Pour ma part, les livres que je considère comme réussis sont ceux qui parviennent à se loger dans les deux catégories. Ils évitent ainsi de se contenter du standard littéraire en vogue tout en se gardant de raconter des choses qui ne parlent à personne.

Je vous parle des œuvres qui parviennent à provoquer l'étincelle dans votre mémoire. Ces livres qui bousculent votre paradigme dès la première page. Je veux parler de ces splendeurs qui brisent votre quatrième mur en mille morceaux. Ces suites de mots si génialement fichues que vous jureriez qu'elles n'existent que pour être lues et comprises par vous uniquement.

Ainsi, c'est avec diligence que je vous préviens : le livre que vous tenez entre les mains n'est pas un de ceux-là.

En réalité, je voudrais presque que vous le refermiez dès maintenant pour aller vous faire rembourser auprès du libraire auquel vous l'avez acheté. Si vous allez jusqu'au bout de ces pages, j'ose espérer que vous les oublierez aussi vite que possible. Et surtout, j'espère ne rien vous apprendre au cours de ce récit, car de ma vie, il n'y a rien à apprendre. D'ailleurs, si vous lisez ces lignes, je suis déjà mort.

N'ayez aucune inquiétude, je n'attends de votre part aucun sentiment de tristesse ou de regret en retour de cette triste annonce. Je me suis arrangé pour que mon éditeur et ami de longue date, le pamphlétaire Cérumin, puisse rendre public ces mémoires dès mon trépas. Sans doute vous demandez-

vous les raisons justifiant une parution aussi tardive de ma dernière œuvre littéraire. Elles sont multiples et vous aurez tout le loisir de les apprécier (ou de les déprécier) au cours de cet essai.

Mais avant toute chose, permettez-moi de me présenter. Mes nom et prénom sont Zéfurin. Je vous rassure, il s'agit là d'un nom de scène que je me suis affublé il y a de longues années. Pour la petite histoire de ce patronyme, j'avais en premier lieu l'intention de me baptiser « Séraphin ». Puis un collègue me suggéra une autre nomenclature : « Zébulon ». Enchanté par l'agréable sonorité de cette option, je réussis à contracter les deux pseudonymes en un seul. Le résultat sonna comme une évidence. Un pseudonyme enivrant et porteur d'un espoir scintillant au son de chacune de ses syllabes : *Zéfurin*... ne trouvez-vous pas ? Très bien... je n'insisterai pas.

Ah oui, j'oubliais : je suis barde. Voyageant au gré des villes et des contrées, je recherche le moindre savoir, la moindre épopée et la moindre aventure qui puisse enrichir mes ballades et récits. Récits que je raconte sous forme de poèmes, de chansons, de romans ou de chorégraphies mimétiques. Barde est une profession nomade et fascinante. Peu payée, certes, mais j'y trouve un épanouissement que peu d'autres métiers ne sauraient égaler. J'œuvre essentiellement dans les auberges et tavernes, là où tout homme espère trouver la *sainte trinité masculine* : chaleur, boisson et femme. Profitant de cette ambiance des plus joviales, je conte à ceux qui veulent l'entendre les faits d'armes les plus épiques des guerres psychiques passées, les folklores les plus angoissants ou les anecdotes croustillantes sur les rois et empereurs de naguère.

Je suspecte cette vocation d'être née de ma fascination pour

les héros. Ces êtres capables de nous insuffler cette volonté à défier le pragmatisme et la peur pour embrasser des idéaux aux utopiques desseins.

Les mémoires sont mes toiles. La harpe mon instrument. L'emphase mon langage. La crédulité mon gagne-pain. Et le chiffre sept mon sacerdoce.

A l'inverse, les limiers de l'oubli me sont ennemis. L'indifférence m'est scandaleuse. L'apathie me fait horreur. Et l'abstraction m'est adverse.

Certains me disent naïf... je leur réponds que je suis barde.

La Citadelle des Brumes

Mon histoire débute vingt ans avant que je n'en fasse le témoignage ici présent. J'avais tout juste vingt-quatre ans. La naïveté m'était encore malade et mes talents de conteur bien fragiles. Sorti du foyer familial trois ans plus tôt, j'avais suivi une brève formation de barde auprès d'un vieux conteur de ma jeunesse. Fier de ce nouveau statut et séduit à l'idée d'affûter mon expérience du métier en le pratiquant, je m'inspirais tout aussi bien des bardes plus zélés qui croisaient mon chemin que de mes propres erreurs.

Le trajet de ma carrière avait fini par me mener aux portes de Célantine, plus connue sous le nom de la *Citadelle des Brumes*. Il s'agissait de la deuxième ville du duché de Morinth. Importante plaque tournante économique du duché, elle jouxte l'embranchement de la rivière Kort avec le fleuve Joran avant de délimiter les frontières du royaume de notre pré-pubère souverain nordique. A l'époque, Célantine était régie par Damien le 2nd, le frère cadet du duc de Morinth. Le port de la citadelle assurait la dernière jonction du fleuve avant le delta du Joran, permettant ainsi aux navires de marchandises une dernière escale avant la longue traversée de la mer Tristine, vers l'Ouest. De cette manière, l'argent des marins était assuré de remplir les caisses des commerces de Célantine ainsi que ma bourse qui avait tendance à se tarir plus vite qu'à se remplir.

Mais mon escale à Célantine n'était pas nécessairement à but lucratif, mais surtout à but informatif. En effet, dans un premier temps, j'avais dans l'idée d'y parfaire ma documentation sur un projet de poème en cours de composition. J'avais pour cela besoin de la plus grande réserve littéraire du royaume du nord et la grande

bibliothèque de Célantine allait remédier à ce besoin. En parallèle, j'avais dans l'espoir de retrouver un mathématicien – de renom toute relative – à l'origine de certaines études capables de m'éclairer sur des rouages que je pensais intrinsèques au monde qui m'entourait. Néanmoins, ignorant son adresse exacte et ayant en tête les rumeurs catastrophiques sur l'organisation gouvernementale en ce qui concerne le recensement de ses citoyens, je savais que retrouver un professeur de mathématiques à la retraite ne serait pas une partie de plaisir.

Mais chut ! Gardons intact le suspens pour l'instant.

Alors que je bâillais de fatigue de par ma longue route pédestre depuis le bourg de Philanoë, le douanier identifiait avec suspicion mes papiers d'identité. Si mon nom et ma profession avaient de quoi tenir en alerte plus d'un soldat, c'était assurément mon accoutrement qui faisait de moi le sujet de toutes les remarques. Mon seul et unique ensemble vestimentaire se composait d'une tunique et d'un pantalon décoré de plusieurs losanges multicolores, à la manière des anciens arlequins de Gionovo. Mon chapeau pointu ajoutait à ma prestance un ridicule qu'il me plaisait d'incarner durant mes jeunes années.

- Tout est en ordre, bouffon ! Fit le douanier en me remettant mes papiers. J'espère que tu ne créeras aucun remous là où tu iras.
- Des remous cher monsieur ? N'ayez crainte, assurai-je. Je ne recherche que le calme pour inspirer mes odes et plaintes à la gloire des âges passés. Les oreilles attentives sauront apprécier le doux son de ma voix et la signification de mes vers, narrant les épiques combats que menèrent mages et prophètes contre d'extralucides lutins de...

– Je n'en ai cure bouffon ! Emmerde quelqu'un d'autre avec ça !

Je vivais dans un monde qui ne me comprenait pas... et que je ne comprenais pas. La confrontation entre mon esprit – constamment focalisé sur mes rêves et leur essence métaphysique – et la réalité du monde était mon éternel quotidien. Ni ma curiosité, ni mon ouverture d'esprit prônant pour le rapprochement des mœurs ne me réconciliaient avec cette civilisation en perpétuelle évolution, au point de laisser les Hommes bras épars avec leurs nostalgies des époques d'autrefois. L'heure semblait constamment dédiée à l'oubli. Même vingt ans plus tard, à l'heure où je retranscris ces lignes, mon opinion n'a pas changé.

Néanmoins, je comprenais à cette époque que la mutation du visage urbain de nos cités n'était pas étrangère à ce comportement.

Célantine est à ce sujet un bel exemple de catastrophe urbaine. Pour vous aider à mieux cerner le portrait de cette citadelle, essayez d'imaginer une ville suffisamment ancienne pour que la crasse et l'histoire s'y empreignent de façon indélébile, aussi bien dans les briques et pavés que dans le cœur de ses habitants. Puis, suite à l'impulsion d'une bureaucratie religieuse d'une tapageuse modernité et aux ambitions qui lui sont propres, essayez d'imaginer que le projet de mettre à jour l'espace urbain survienne. Sur une durée de vingt ans, les habitants de Célantine ont vu leur ville perdre progressivement son architecture post-impériale (dont les fines dentelles gravées dans la brique rouge caractérisaient l'ancestral savoir-faire maçonnerie de Morinth) pour adopter de blanches façades aux lignes neutres et d'une identité relativement quelconque. Ajouté à cela une trop rapide expansion périphérique ayant triplé la

superficie de la citadelle en trente ans, les Célantins ont peu à peu cultivé l'apathie et le désamour citadin pour mieux digérer cette transition urbaine qu'ils n'ont jamais demandée. Célantine illustre merveilleusement une catastrophe qu'aucune grande ville du Royaume du Nord n'a su éviter. Bérégest, Féliana, Siphilinne... toutes ont aujourd'hui perdu leurs identités architecturales respectives. Bérégest a troqué sa pierre noire volcanique pour une pierre grise moins coûteuse car importée du sud, tandis de Siphilinne a aujourd'hui presque éradiqué de toutes ses constructions ses voûtes dentelées orientales pour s'en tenir à de sobres colonnades sans charme.

Plus les années passent, plus le monde s'uniformise... et ses habitants, pourtant non-contents de le constater, l'acceptent sans broncher.

Mon errance dans cette ville, que je foulais pour la première fois de mes pieds avides de voyages, me mena aux portes de la taverne du *Chat Borgne*. Le nom de cette enseigne ne paya guère mine dans mon esprit, mais l'afflux massif des clients et la fatigue consécutive du long voyage que je venais d'achever ne firent qu'attiser toutes mes soifs.

Quel spectacle mes amis ! Une musique folklorique entraînant dans son sillage les rires de joie et beuglements de cent marins hâtés de vider les fûts de l'hydromel locale.

1. Quel havre de joie ! M'exclamai-je à toute voix.

Aussi je m'approchai d'une tablée de marins dont l'expérience et la soif de répandre leur savoir semblaient prometteuses.

– Bonjour messieurs ! Veuillez accepter à votre table un modeste voyageur désireux de se frotter à votre verve et à l'expérience que les brises marines ont remplies dans vos cœurs !

- Va chier, bouffon ! Me répondit le marin le plus éloquent de la tablée.

Déçu par ce premier contact, je n'en perdis pas pour autant ma détermination à faire de ma personne le centre de toutes les attentions. Cherchant d'un regard promeneur une tablée plus accueillante, je fis alors la découverte d'un homme esseulé, buvant une pinte à moitié vide avec un regard à moitié perdu. Désespoir ou ébriété, cet homme serait un excellent début pour engager le contact.

Alors que je m'approchais, son regard vitreux ne sembla pas me remarquer.

- Mon bon ami, je vous souhaite le salut ! Daigneriez-vous accepter ma présence à vos côtés ? lui demandais-je.

Le regard du solitaire pivota vers moi. Mon accoutrement d'arlequin ne le fit aucunement ciller, à mon grand regret.

- Pourquoi pas... répondit-il avec la monotonie d'un érudit.
- Votre hospitalité me touche, mon bon monsieur ! M'exclamais-je en m'asseyant face au client. Les gens d'aujourd'hui ne dressent que méfiance à l'égard des étrangers.
- La confiance est l'apanage des fous, répondit mon interlocuteur avant de finir sa pinte d'une gorgée.
- Et la méfiance celui des aliénés ! C'est au choix. J'ai, pour ma part, choisi d'être fou. Et vous ? Quelle démente avez-vous choisi ?
- J'ai choisi d'être amoureux.
- Ah ! La plus incurable des folies ! Ceci expliquerait-il cet isolement et ce regard perdu dans les méandres du songe ?

L'homme fronça des yeux en grimaçant avant de poser la question que je brûlais d'entendre.

– Mais vous êtes qui au juste ?

D'un geste un seul, porté par mes ambitions les plus fantasques et le désir de me faire admirer par cent regards, je grimpai sur la table pour m'exclamer de ma plus belle voix.

– Moi ? Je suis un simple artiste égaré par ses rêves ! Ma voix sonne le glas de l'oubli et remémore dans les esprits légendes et contes du passé. La prose est mon langage, la harpe mon support et le mythe ma substance. Je chante mes rêves et ceux des autres pour la plus grande joie de vos oreilles ! Je suis l'ennemi des secrets ! Le détracteur des pudibonds ! La mort de la prétériorité ! Je suis barde ! Je suis Zéfurin !

Le souvenir de chaque regard médusé ou circonspect, de chaque insulte ou critique à mon encontre... tout semble avoir été écrit d'une encre indélébile dans mon cerveau. Mais ce qui immortalisa cet instant dans ma mémoire fut que lorsque je prononçai enfin mon nom aux oreilles de toute la clientèle, mon regard se posa sur la plus belle femme que mes yeux eurent le privilège de contempler jusqu'alors. Ses cheveux noirs obscurcirent ma vision et embrumèrent encore plus mon esprit au point de me faire oublier qui j'étais. Quelle ironie d'oublier son identité au moment même où je la révèle en publique !

Comment décrire cette femme avec des mots ? Elle était brune. Un visage plutôt ovale. Une bouche assez grande. Une silhouette très mince. Peu de poitrine. De grands yeux, couleur noisette. Des cheveux longs. La femme de ma vie, pensais-je sur l'instant.

A mon grand regret, je ne pus attarder mon regard plus longtemps sur ce havre de paix visuel : une bouteille lancée par un client énervé par ma bruyante et fantasque intervention vint m'assommer derrière la nuque et me faire chuter de la table.

Une giclée d'eau glaciale me réveilla.

- Ce clown a l'air de retrouver ses esprits !
- Ce crétin en avait-il à l'origine ?
- Merci pour le sceau d'eau, je m'occupe de lui, fit une voix familière.

Mes yeux se rouvrirent sur le visage de l'homme que j'avais rencontré plus tôt dans la taverne. Grogui et allongé sur le sol, je constatai que nous y étions toujours. Penché vers moi, un sceau vidé à ses côtés, mon interlocuteur me sourit.

- C'est un vilain coup que tu t'es pris ! Tu n'étais pas obligé de me faire un descriptif de ta carrière, tu sais ? Un simple nom m'aurait suffi !
- Pas à moi, répondis-je simplement en me frottant la nuque encore douloureuse. Arrive-t-il aux gens d'être accueillants au moins une seule fois avec les étrangers ?
- Seulement avec les marins ou ceux qui ne font pas de remous. Tu ne sembles appartenir à aucune de ces deux espèces, je me trompe ?
- Dans le mille, fis-je en essayant de me relever. Diantre ! Cette bouteille était encore pleine quand je l'ai reçue ?!
- Je ne pense pas, répondit mon interlocuteur en m'aidant à me relever. Au prix auquel coûte le vin local, pas question de le gâcher pour faire taire un bouffon comme toi ! Au fait, moi c'est Erik, Erik Laubiak.

Ce nom sembla comme attiser en moi une inspiration nouvelle.

- Erik Laubiak... ce nom sonne comme celui des héros de jadis !

Erik explosa de rire.

- Ça ne risque pas d'arriver : je suis boulanger ! A moins que la cuisson d'une brioche ou d'un pain aux céréales te

soit comparable à un exploit...

- Hmm... je ne sais pas... avec beaucoup d'inspiration je pense pouvoir écrire quelques rimes sur le sujet... mais rien de bien très épique, j'en ai peur !
- Ta sincérité me touche, Zéfurin. Je t'offre un verre ?
- De lait, s'il te plaît.

Nous nous installâmes et Erik fit signe à une serveuse de venir passer commande. Lorsque l'employée vint, je reconnus la femme angélique qui m'avait frappé le cœur quelques secondes avant qu'une bouteille ne le fasse dans la nuque.

- 'Voulez quoi ? Demanda-t-elle à la manière d'une charretière à peine lettrée. J'vous préviens, on fait plus de meringue dans nos tartes citron.
- Une bière tellurienne pour moi, fit Erik.
- Et l'gugusse de t'à l'heure ?

Son regard me foudroya de toute part. Ma bouche balbutia et mes yeux fixèrent le vide qui me séparait d'elle.

- Vous auriez du lait ?
- Du lait ? Fit-elle en fronçant les sourcils. Après le tintamarre que vous v'nez de causer y a quelques minutes, vous me d'mandez de vous servir du lait ? Vous v'lez vraiment qu'on vous vire de cet établissement ?!
- Servez lui la même chose que moi, intervint Erik.
- Très bien, fit la serveuse en soupirant avant de s'éloigner.

Erik Laubiak gloussa une nouvelle fois.

- A quand remonte ta dernière cuite, Zéfurin ?

Je n'arrivais à détacher mon regard de la serveuse qui s'éloignait.

- Je crois que je suis amoureux de cette femme, répondis-je bêtement.

Erik dirigea son regard vers la serveuse et haussa les

épaules.

- Pas trop mon genre. La poitrine manque et l'amabilité aussi.
- Je pourrais écrire mille et un poèmes sur son corps et sa voix. Je chanterais les plus belles rimes sur ses cheveux, et hurlerais son nom si fort que la lune elle-même l'entendrait.
- Tu lui diras ça quand elle reviendra avec nos bières, je serais curieux de voir sa réaction.
- Je lui dirais que je suis le dernier né d'une race d'hommes dépendants de l'amour, de l'art et du partage. Je lui dirais que je ne parviens à concevoir ma vie sans éprouver ce bonheur inégalable que me procure la vision idyllique d'une femme comme elle. Je lui dirais qu'elle est à présent ma drogue, ma nourriture, mon eau, mon air... mon soleil et ma nuit.

Erik me regarda dubitativement.

- J'en trépigne d'impatience...

Je déglutis immédiatement lorsque je la vis arriver avec nos breuvages.

- Elle revient ! Que vais-je pouvoir lui dire ?! M'affolais-je.
- Bah... ce que tu viens de me dire ! Je suis sûr que ça passera comme dans du beurre ! Me conseilla Erik.
- Je... je ne saurais trouver le courage...
- Commence peut-être par lui demander à quelle heure elle finit son service...
- Excellent conseil !

La serveuse arriva enfin avec deux pintes remplies à ras-bord. Mon cœur atteignit une fréquence de battement non échelonnable, même pour le plus compétent des médecins.

- V'là vos bières.

- Merci, mademoiselle, répondit Laubiak.
- Mademoiselle...

La serveuse me regarda insensiblement.

- Daignez accepter mes excuses par ces méthodes peu conventionnelles, mais mon esprit ne peut plus contenir les mots et les sentiments que j'éprouve pour vous sans craindre d'en perdre la raison.
- Oh le con... il va le faire... commença Laubiak.
- C'est une blague ? Demanda la serveuse à mon camarade de tablee.

Je montai sur la table et pris sa main dans les miennes en m'agenouillant à sa hauteur.

- Je ne saurais être plus sincère, princesse ! Vos yeux m'ont littéralement englouti dans une abysse que j'appelle « passion ». Votre voix a l'effet de la brise matinale la plus douce, déstabilisant plus encore mes facultés de raisonnement les plus objectives...
- Vraiment ? Demanda la serveuse avec inquiétude.
- Bon... je vais finir ma bière en vitesse avant qu'ils ne nous virent d'ici, fit Laubiak.
- Et je ne parlerais pas de votre peau, continuais-je en caressant le dos de sa main avec volupté. Le plus doux des cotons abîmerait un derme si câlin.
- Mais vous êtes fou !

Alors que mes mains remontaient le long de son bras, mon visage se rapprocha du sien.

- Oui mon amour, et vous êtes ma folie ! Un gouffre vertigineux dans lequel mon âme ne demande qu'à sombrer.

Mes mains caressèrent son visage avec douceur. La peur sembla l'immobiliser.

- Tu es ma poésie. Je suis ton obligé. Toutes mes libertés

m'ont été ôtées lorsque je commis le délit de te regarder. Je suis condamné à t'aimer jusqu'à mon ultime soupir. Le moindre de mes souffles désormais t'appartient et en voici le premier.

Mes lèvres se posèrent sur les siennes avec délectation. La serveuse, dont j'ignorais toujours le nom, resta immobile environ trois secondes durant lesquelles toute ma vie sembla défiler. Même aujourd'hui le goût de ses lèvres m'est indélébile. C'était la première fois que j'embrassais une femme.

Mais cet instant ne pouvait durer éternellement. D'un geste de dégoût, la femme me repoussa violemment, nous faisant choir, moi et mon euphorie, de l'autre côté de la table. Dans son geste, elle perdit également l'équilibre et tomba à la renverse sur le sol.

- Ne me touche pas ! Sale taré !
- Ma mie ! Mon cœur se meurt de votre rejet ! Hurlai-je alors que les larmes inondaient mes yeux.

Un petit homme grassouillet vint aider la serveuse à se relever. Je suspectai ce nabot d'être le patron de la taverne.

- Corine, tu vas bien ? Demanda-t-il à son employée.

La serveuse semblait trop éprouvée pour répondre.

- Espèce d'enfoiré ! Hurla le petit homme à mon rencontre. Personne n'abuse de mes employés sans que je n'en donne l'ordre ! Gicle de mon établissement !
- Pour lui avoir déclaré ma flamme ? M'écriais-je en m'agenouillant devant Corine. Ce monde est-il devenu assez fou pour punir la plus sincère des passions ? J'aime les femmes... j'aime cette femme ! Pendez-moi pour ce délit ! Transpercez-moi le cœur de votre épée la plus aiguisée ! Ce sera toujours plus supportable que la vie sans un amour partagé. Je... je...

Les larmes perlaient le long mon visage, me causant quelques démangeaisons sur les joues. Mais cette désagréable sensation était insignifiante à côté de la douleur que mon cœur ressentait.

- Ce mec est vraiment sérieux ? Demanda le tenancier en écarquillant des yeux.
- Faites... faites sortir ce dingue, articula miraculeusement Corine malgré ses balbutiements.
- Oh non... fis-je en perdant les derniers moyens qu'il me restait.

La douleur était trop immense. Impossible de la calculer, de l'échelonner ou même de la comparer à quelque chose qui s'en rapprocherait. Elle m'ôta de toutes les forces qui me restaient, faisant m'effondrer sur le plancher tel un cadavre encore respirant. Les regards ahuris des spectateurs de ma détresse me furent pareils à un dernier lynchage.

- Garry, débarrasse moi de ce... concentré de néant !
- Tout de suite patron ! Fit un homme robuste en retroussant ses manches avant de me soulever par le col. Soudain, une main vint interrompre le geste du puissant Garry. Erik Laubiach venait de s'interposer entre mes bourreaux et mon corps inerte de toute joie.

- C'est bon, je m'en charge. Inutile de lui infliger plus de mal qu'il n'en a reçu, expliqua mon défenseur.
- Ce dément vient d'abuser de moi ! Hurla Corine.

Erik Laubiach gloussa.

- Abuser de vous ? En vous volant un baiser ? Permettez-moi de me demander qui, dans cette taverne, prend les choses trop à cœur... vous ou mon ami ?
- Oh Corine ! Mon amour ! Je veux mourir ! Hurlai-je alors.

Mon ami grimaça.

I. Bon d'accord, on s'en va...

Un bras salubre vint me relever. Le désespoir empêchant mes jambes de trouver la force de me soutenir, mon ami Laubiac me prit par les épaules pour me diriger vers la sortie de l'établissement.

Un chagrin d'amour, voilà ce que m'aura coûté une amitié.

Formalités administratives

A la sortie du *Chat Borgne*, le soleil m'éblouit les yeux, encore humides de mes pleurs.

- Le moins que l'on puisse dire, Zéfurin, c'est qu'avec toi les rencontres sont colorées.
- C'est là tout le secret de mon métier de barde, répondis-je en m'essuyant les yeux.

Je n'en revins pas de trouver encore assez de forces pour faire de l'esprit.

- Tu n'étais pas obligé de déballer tout ton grand jeu romantique avec cette serveuse, tu sais ? Un simple « seriez-vous séduite par une entrevue en tête-à-tête avec moi à la fin de votre service » aurait aisément suffi.
- Les banalités ne sont pas de mon ressort Erik. On ne vit qu'une seule fois et tant que mon cœur battra, je lui ferai profiter de toute l'intensité de la passion.

Erik Laubiac pouffa de rire.

- Même si cela implique de le briser ?
- Ce sont les risques du métier, répliquai-je en reniflant. Où m'emmènes-tu ?
- A ma boulangerie ! Faire des petits pains, voilà ma thérapie contre la déprime !
- Je ne sais pas faire de pain...
- Oh ! Tu ne vas pas les faire, tu vas m'aider à les vendre tandis que je les prépare.

Je fronçai les sourcils, surpris par cette soudaine embauche. Je n'avais pourtant aucun souvenir d'avoir parlé de ma situation précaire ou quoique ce soit d'autre. Pourtant, une partie de moi voulut se prêter au jeu.

- Tu manques de personnel ?

- Depuis ce matin.
- Quoi... ton vendeur de petits pains a démissionné ?
- Ma femme. Elle m'a quitté hier soir et... depuis ce matin je ne trouve pas le courage de... de continuer sans elle...

Je déglutis, gêné de voir un homme encore fort d'une rupture plus tragique que la mienne.

- Je suis... je suis désolé... je dois te sembler ridicule avec mon chagrin actuel...
- Oh, ne t'inquiète pas : tu étais déjà grotesque avant, répondit Laubiach. Voilà ! On y est.

L'enseigne ne payait pas de mine, mais la décoration de la vitrine était suffisamment explicite pour constater le savoir-faire de mon nouvel ami boulanger. Croissants, pains et brioches abondaient sur les buffets, affamant les regards d'une gourmande clientèle.

Mon entrée dans l'établissement fut alléchante. Le doux effluve de la levure encore chaude, l'é�incelante croûte dorée des pains et brioches disposés tels des lingots d'or sur une vitrine...

- Le paradis existe donc...
- Depuis trois mois. J'ai repris la boutique avec ma femme après le départ précipité de l'ancien boulanger.
- Comment diable peut-on abandonner un tel métier ? Comment peut-on se laisser de respirer le doux parfum du pain chaud ?! M'exclamais-je avec enivrement.
- C'est un grand mystère. La boulangerie fonctionnait pourtant bien et la clientèle a toujours été régulière. Peut-être a-t-il dû se laisser de la vie citadine.
- Les affaires marchent ? Demandai-je.
- Plutôt bien. Comme je l'ai dit nous avons de nombreux habitués du quartier qui demandent une certaine exigence au niveau de la quantité de pains et brioches.

Les croissants ont rapporté un bénéfice d'un peu près cinquante-trois écus journaliers le mois dernier. Ce succès est en partie dû au fourrage à la crème que j'ai personnellement élaboré dans mes pâtisseries...

Haussant les sourcils tout en me retenant de bâiller, je mis subtilement fin à cette étude de marché peu passionnante.

- J'imagine donc que sans ta femme à la caisse, impossible pour toi de tenir le rythme de la demande.
- Tu l'as dit. J'ai besoin d'un caissier jovial et souriant qui puisse remplacer Célia. Qu'en dis-tu ?

Mon regard avait décidé d'observer le dehors à travers la vitrine de la boulangerie. J'y voyais le monde et ses songes. Les remous d'une incertitude se lisaient dans le regard de chaque passant. Je les voyais chercher dans un tâtonnement sans fin. Je les voyais en quête de quelque chose... d'une femme, d'un homme ou d'un bonheur d'une autre forme. Je les voyais observer le monde, incertains d'y trouver toutes ces choses, issues de tant d'enjeux.

Je savais qu'il leur suffisait simplement de tourner la tête vers leur voisin le plus proche. Je savais qu'ils pouvaient y trouver des éléments déjà acquis par un autre, ingrédients d'un bonheur insoupçonné.

Mais je les voyais demeurer seuls, tous paralysés par la même incertitude au moment de parler à un étranger. Tout ce bonheur gaspillé. Tout ce malheur entretenu. A cet instant précis, tout cela m'apparut comme le plus grand drame de la vie.

C'est là que je décidai d'intervenir, que je souhaitai me confronter à l'apathie collective. C'est là que me vint le devoir de provoquer le dialogue et l'animosité dans une Célantine entravée par un doute silencieux.

Alors qu'Erik attendait ma réponse, je mesurai l'ampleur des enjeux de ma mission nouvellement esquissée. J'allai

dévouer pour elle tout mon corps et toute mon âme que mère nature a daignés m'offrir. J'acceptai de devenir l'étincelle... le déclic. J'acceptai d'être la pointe de sel, de sucre ou de poivre qui donnerait goût aux fades existences des Hommes.

Car au nom de tout, je n'étais rien. J'étais barde.

Dure allait être la tâche car la réalité savait quotidiennement me frapper de ses coups les plus durs. Certaines de mes illusions ne pouvaient y survivre.

Je sus que je ne pourrais ni sortir indemne d'une telle mission, ni demeurer aussi résolu qu'à cet instant. Je mourrai... peut-être... sûrement... je mourrai. Mais lorsque le mien aurait cessé de battre, j'aurais su que le cœur des Hommes continuerait de le faire. Je savais que l'humanité me survivrait.

Mais de ces cœurs encore battants, j'espérais que leurs mesures dissonantes se seraient tues. Que le rythme de certains cœurs aurait changé. Qu'ils se seraient synchronisés. Qu'ils se seraient émulés. Qu'ils se seraient harmonisés. Pareil à un diapason, j'aurais uni leurs cœurs dans une cadence commune : la mienne.

Tout cela pour qu'ils se redécouvrent. Pour qu'ils se regardent. Pour qu'ils s'aiment. Pour qu'ils se détestent. Tout cela pour qu'ils acquièrent un sens accru d'exister.

Tous ne me remercieraient pas. D'une telle œuvre, certains même ne me suspecteraient pas d'en être l'artisan. A cet instant, je ne pouvais leur en vouloir, car déjà j'avais accepté la victoire du temps sur le souvenir de mon existence.

– Zéfurin ? Ta décision ?

La voix d'Erik mit fin à un songe dont la conclusion était sans appel. Alors même que je m'apprêtais à refuser son offre, ma main tâta accidentellement la bourse qui pendait à ma ceinture.

- Un engagement pour quelques jours, répondis-je enfin. Le temps pour moi de m'habituer à la ville et à ses mœurs.

Aussi succincte qu'efficace, l'éloquence du réalisme financier venait d'anéantir la résolution de barde que j'avais crus à l'épreuve de tout, quelques secondes plus tôt.

Quel piètre barde je fais !

- Tu es barde après tout. On ne retient pas un ménestrel en cage bien longtemps, expliqua Erik en souriant.
- Exact, mais je ne suis pas totalement naïf pour croire que ma profession est un gagne-pain efficace. Travailler comme caissier ne pourra que m'aider à apprivoiser la faune et la flore de cette sauvage citadelle. Ceci se fera au grès des rencontres et des rires que je partagerai avec la plèbe locale.
- Ouais... ben tout ce que je te demanderai c'est de t'assurer du montant de la monnaie que tu rends, fit Laubiac d'un ton amicalement sec. Tiens, voilà un tablier et un petit mirliton que tu me feras le plaisir de troquer contre ton chapeau pointu de bouffon.
- Inutile de me flatter de la sorte : ma tenue vestimentaire est une hymne au bon goût.
- Pas dans mon établissement.

Déposant mon festif couvre-chef pour le remplacer par un mirliton, je sentis mon personnage de barde s'effacer. Sous cette toque et ce tablier de boulanger, l'identité d'artiste nomade à laquelle je m'étais attaché et attelé de construire au fil des années n'avait plus sa place. Ma personne venait d'enfiler une identité effroyablement impersonnelle. Je venais de me transformer en quelqu'un d'autre... en quelque chose d'autre.

- Pour commencer, je vais te montrer ta chambre et t'expliquer les horaires. Demain sera une longue

journée : il faudra te faire déclarer sur le marché du travail à la tour gouvernementale. Tu feras ça demain matin. Tu commenceras ton nouvel emploi le jour suivant...

- Pourquoi pas l'après-midi : je doute que les formalités administratives de déclaration de mon nouvel emploi prennent tant de temps...

Erik explosa d'un rire que je ne compris que le lendemain.

Ma première vision du hall d'entrée de la tour gouvernementale ne pouvait être plus désespérante. Une file d'attente d'une centaine de personnes me précédait. A son extrémité une vieille rombière que la maladie et la guerre avaient oublié d'emporter distribuait tampons, réflexions xénophobes et convocations aux différents bureaux du bâtiment.

Quand vint mon tour, j'affichai le plus magnifique des sourires.

- Mes hommages, Madame. Je viens pour obtenir un contrat de de travail en tant que boulanger.
- Voici votre autorisation, lança-t-elle avec monotonie en y écrasant son tampon dessus. Étage sept, bureau B. Métèque suivant !
- Merci Madame... et je vous suggère d'utiliser le terme « apatride », il est plus correct et moins péjoratif que le mot « métèque » qui était employé dans une antiquité révolue.
- Dois-je comprendre que vous me prenez pour une antiquité révolue ?
- Ce... ce n'est pas ce que j'ai dit...

Mais je le pensais.

- Quittez cette file avant que je ne vous fasse sortir de cet immeuble pour trouble à l'ordre public.

- Je ne souhaite qu'aider.
- Ai-je demandé votre aide ? Métèque suivant !

Circonspect, j'engageais mon ascension des marches de la Tour Gouvernementale jusqu'au septième étage. Reprenant mon souffle jusqu'au bureau B, j'ouvrais la porte sur une salle peu engageante. En effet, une odeur de renfermé et de sueur imprégna les capteurs de mon organe olfactif. Vingt personnes me précédaient et un seul guichet sur dix semblait ouvert.

Après deux heures d'attente poussiéreuse et asphyxiante, la guichetière – sans doute plus payée pour ses services que pour sa vitesse – me vit approcher suite au départ de son précédent sujet de dossier.

- Bonjour madame, je voudrais...
- Excusez-moi monsieur, mais je suis occupée à régler certains papiers comme vous le voyez. Une de mes collègues devrait venir vous prendre en charge...
- Mais vous êtes le seul guichet ouvert depuis ce matin.
- Les congés sont les congés. Veuillez retourner à votre siège : nous ferons appel à vous dès le moment venu.
- Fort bien, mais comment saurez-vous que c'est mon tour si je ne viens pas ? Vous ne connaissez pas même mon nom et nous sommes une cinquantaine à attendre patiemment...
- Dans ce cas, cessez de me parler : leur attente n'en sera que plus courte...

Peaud d'avoir enfreint une procédure administrative de base je ne vis qu'au dernier moment un garde arriver.

- Y a-t-il un problème monsieur ?
- Non... pas du tout, j'attends juste depuis deux heures mon tour et j'ai commis l'outrecuidance de presser cette charmante fonctionnaire de finir ses... petits papiers.
- Comme vous le voyez nous ne pouvons pas aller plus

vite suite à un manque d'effectif exceptionnel. Comprenez que tous les moyens sont mis en œuvre pour écourter votre attente et la rendre aussi agréable que possible...

Beaucoup trop jeune et naïf pour critiquer ouvertement ce type de jargon qui en tuerait plus d'un, je retournai à mon siège.

Dix minutes plus tard, la guichetière m'appela par un familier « Vous-là ! C'est vot'tour ! ».

- « Rebonjour » madame...
- Vous voyez que nous avons fait le plus vite possible, remarqua-t-elle avec un sourire jusqu'aux oreilles.
- Il m'étonne d'avoir un instant douté de votre célérité... après tout il n'est que midi moins vingt ! M'exclamaï-je en espérant que mon sarcasme ferait mouche.

Imperturbable, la fonctionnaire me fit signe de m'asseoir.

- Que puis-je faire pour vous ?
- J'aimerais me faire fournir une fiche de déclaration légale de travail auprès de la caisse d'impôts.
- Très bien...

La guichetière tira d'une étagère un dossier de plusieurs feuilles.

- Vos nom et prénom s'il vous plaît ?
- Zéfurin.
- C'est... votre nom ou votre prénom ?
- Euh... les deux...

La femme fronça les sourcils.

- Vous vous appelez « Zéfurin Zéfurin » ?
- Zéfurin tout court... enfin... c'est mon nom de scène...
- Je suis désolée mais pour valider votre déclaration de travail, nous devons écrire un nom et un prénom...
- Bon alors écrivez Zéfurin et Zéfurin...
- Bien... avez-vous plusieurs prénoms ?

Je déglutis en manquant de m'étrangler.

- Pardon ?
- Avez-vous plusieurs prénoms ? Par exemple je m'appelle Josianne, mais mes parents m'ont également appelée Véronia et Ludivine comme deuxième et troisième prénoms...
- Non, je n'ai pas de deuxième ni de troisième prénoms... je ne m'appelle QUE Zéfurin depuis que je suis barde.
- Très bien. Date de naissance ?
- 7ème Jour du Souvenir de l'année 336.
- Noms et prénoms de vos parents ?
- Je... euh... Firmin Colvon et Sarah Colvon née Josiapha...
- Je ne comprends pas : votre nom de famille est Colvon... pourquoi m'avez-vous dit Zéfurin ?

Géné, je baissai le niveau de ma voix pour résumer ma situation.

- J'ai fui le berceau familial il y trois ans et je n'entretiens que très peu de contact avec mes parents. De ce fait, je me suis affublé d'un nom de scène, Zéfurin, pour exercer mon métier de Barde. C'est un nom plus accrocheur que Colvon... vous comprenez ?
- Je ne suis pas sûre, car ainsi vous n'entrerez pas dans les bases de données légales de Célantine.
- C'est normal je viens d'arriver...

La femme ouvrit grand les yeux. Je compris que la soudaine ostentation volontaire de ses globes oculaires annonçait une catastrophe.

- D'où venez-vous ?
- Je suis né à Port Salut... mais je ne vois pas en quoi cela change quelque chose...
- Ça change tout : vous n'êtes pas au bon bureau ! Vous êtes un citoyen récent de Célantine, or mon guichet est

dédié au renouvellement de contrats de travail déjà acquis dans cette ville...

- Et... que dois-je faire ?
- Il faut vous rendre au bureau de l'immigration porte J étage 27. Là-bas, vous demanderez une dérogation pour obtenir un CTNC.
- Un « cétéhainecé » ?
- Un Contrat de Travail pour Nouveau Célantin.
- Et ça prend du temps ?
- Je ne sais pas, je ne m'occupe pas de ça. Merci de libérer ce siège : il y a des gens qui attendent derrière vous...

Affolé, je m'empressai de quitter le bureau et de monter les vingt étages de la tour Gouvernementale. Épuisé, suant de tous mes pores, je trouvai le bureau porte J.

- Le bureau de l'immigration est fermé pour l'instant, intervint un fonctionnaire qui me croisa dans le couloir. Pause déjeuner... essayez dans une heure ou deux.

Si la dignité ne m'en avait pas empêché, j'aurais pleuré de toutes mes larmes.

Si le bureau de recensement des Célantins est aussi bien fichu, jamais je ne retrouverai le mathématicien que je suis venu chercher.

Deux heures-et-demi plus tard (très longue pause déjeuner), un huissier d'un aspect relativement banal vint enfin ouvrir le bureau.

- Monsieur... vous semblez attendre...
- Non... euh oui : j'aurais voulu obtenir un « CNTC ».
- Ce n'est pas un « CNTC » mais un « CTNC ». Et ce n'est pas ici qu'il faut vous rendre mais au Bureau d'Obtention des Contrats de Travail au cinquième étage.
- Mais... j'en viens...
- Non... vous devez confondre avec le Bureau de

Renouvellement des Contrats de Travail au septième étage.

- Euh... sans doute... Non pardon ! Je m'embrouille... c'est une dérogation qu'il me faut ! Car je suis nouveau dans cette ville !
- Fort bien... une dérogation pour quoi ?
- Et bien... une dérogation pour un « CTCN »...
- Pour un « CTNC », vous voulez dire, suivez-moi...

Remerciant intérieurement tous les dieux (du plus ancien au plus contemporain) de m'avoir fait rencontrer un fonctionnaire plus loquace vis à vis de ma perte dans un tel milieu, je m'assis en face de lui. Le bureau de cet homme était d'une organisation exemplaire jusqu'à ce qu'il sorte trois dossiers gros de vingt pages chacun.

- Voici donc votre dossier d'entrée à Célantine, votre dossier de situation actuelle et votre dossier de citoyenneté. L'ensemble constitue la dérogation qu'il faudra remettre au Bureau d'Obtention des Contrats de Travail. Ce sont eux qui vous fourniront votre « CTNC ».
 - Et... ça va prendre du temps ?
 - Un heure ou deux... vous avez de la chance de ne pas avoir eu trop de queue à mon bureau. En général je trouve vingt personnes face à ma porte.
 - Euh... bien... par quel dossier commençons nous ?
 - Par celui de votre entrée. Vos nom et prénom s'il vous plaît...
 - Zéfurin.
 - Zéfurin... c'est votre prénom ou votre nom de famille ?
- C'est à cet instant que le rire d'Erik Laubiak résonna dans ma tête.

Parenthèse

Ma première journée passa avec une aliénante monotonie. Travailler dans une entreprise telle que la petite boulangerie d'Erik coupa cours à ma routine de voyageur pour en instaurer une autre... une routine sédentaire. Et pourtant je n'avais guère le temps de m'ennuyer.

Les afflux réguliers de brioches, de baguettes traditions et de croissants fourrés tout droit sortis du four dynamisaient sans cesse ma journée essentiellement passée à effectuer d'épuisants calculs mentaux pour rendre la monnaie exacte à nos gourmands clients.

Levé dès six heures du matin par la trompette militaire qu'Erik avait gardé de son année de service obligatoire, je me hâtais d'enfiler mon tablier de pâtissier. J'ose espérer que du temps où sa femme tenait la boutique, mon associé évitait l'intempestive brutalité auditive de la trompette matinale... quoique, il y avait bien une raison pour que sa femme eut voulu quitter son mari, me disais-je.

Quoiqu'il en soit, chers lecteurs, vous auriez dû me voir à cette époque ! Quel fier boulanger je faisais ! Charmant, drôle et efficace, tel était le boulanger que j'avais choisi d'être. Mes craintes de la veille au sujet de mon apparence impersonnelle étaient effacées... ou disons plutôt qu'elles m'apparaissaient désormais hors de propos. L'heure était à la productivité, à la vitesse et à la bonne humeur envers la clientèle.

La clientèle... parlons-en de celle-ci. Étonnamment versatile au niveau des âges et des sexes, son répondant était d'une effarante banalité. A un délicieux et jovial « Voici pour madame Berthe une délicieuse brioche fourrée aux raisins ! », je ne recevais, dans le meilleur des cas, qu'un

sobre mais poli « Merci monsieur ». Le pire (et le plus fréquent) des cas était le silence. Apathique, impoli et d'une monstrueuse condescendance, le regard vitreux des clients recevant leur pain m'était presque offensant. J'avais cette étonnante sensation de n'être rien à leurs yeux qu'un simple pantin – pourtant jovial, comique et doué de parole – récoltant et rendant la monnaie avant de leur tendre le pain. J'étais pareil à un mannequin interagissant avec d'autres mannequins avant que ces derniers ne retournent à leur triste vie sans âme.

- Et tu t'étonnes que ta femme soit partie ?! M'exclamais-je le soir même alors qu'Éric fermait boutique..
- Les jours pairs sont les pires, Zéfurin. Tu n'as vu aujourd'hui que les moyennes gens qui doivent se coltiner travail la journée et famille le soir. A quoi t'attends-tu ?
- Mais de telles choses devraient les rendre heureux ! Une famille et un travail, combien de gueux, manants et pauvres bougres rêveraient d'une telle vie ?!
- Les gens qui n'ont pas cette vie y aspirent pour la plupart, c'est vrai... mais les chanceux qui ont cette vie ont quinze milliards de préoccupations dans leurs têtes. Alors excuse- les de ne pas penser à illuminer la journée d'un gai luron comme toi.
- Même pour un sourire ? Même pour un merci ? Espèrent-ils rendre leur vie meilleure en me traitant comme la lie de l'humanité, c'est à dire comme une obole sur patte ? Ces gens sont dépossédés d'une émotion qui devrait ponctuer leurs vies...
- Non. Ils sont adultes. Ils ont des responsabilités et d'autres chats à fouetter.
- Alors je leur apprendrai à aimer ces chats.
- Ce n'est qu'une expression, Zéfurin...

- Qui a un sens caché, répondis-je pensif en regardant le dehors à travers la fenêtre. Demain sera un meilleur jour...

Erik renifla avant de se diriger vers la cuisine.

- Célia disait préférer les jours impairs de la semaine. Ces jours-là, ce sont surtout les jeunes et les personnes âgées qui viennent à la boulangerie. Ma femme les trouvait plus dynamiques et moins fermés sur les gens...
- Vu ce que j'ai vu aujourd'hui, je crois que ça ne devrait pas être trop difficile. Quelle heure est-il ?

Erik regarda le cadran solaire de notre rue.

- Dix-huit heures passées, pourquoi ?
- J'ai peut-être encore le temps d'aller faire un tour à la bibliothèque, expliquai-je en desserrant mon tablier.

Erik sourit en dodelinant de la tête.

- J'aurais dû me douter que ta présence à Célantine était liée à ça. Je vais t'indiquer un raccourci sur une carte pour que tu y arrives rapidement. Les rues ne sont pas sûres le soir.

Remerciant Erik, je me dirigeai vers ma chambre pour me rhabiller.

J'admets, chers lectrices et lecteurs, m'être montré particulièrement sibyllins sur les raisons m'ayant amené à Célantine. M'y faire de l'argent aurait paru légitime aux yeux de la plupart d'entre vous... mais il en était tout autre. En effet, mon étape à la Citadelle des Brumes était essentiellement guidée par un besoin de documentation sur une énigme que je m'étais fixée de résoudre. La bibliothèque de Célantine était, disait-on, l'une des réserves culturelles les plus fournies du Royaume du Nord. Un riche savoir sommeillait entre les pages de plusieurs milliers de volumes parfaitement conservés depuis plus d'un millénaire (pour les

ouvrages les plus anciens). Manquer une occasion de visiter un tel lieu aurait été une insulte à ma profession de conteur. Aussi, après une première journée de travail bien remplie, je me dirigeai vers la bibliothèque en suivant avec précaution l'itinéraire que mon employeur m'avait indiqué sur une carte. Profitant de la douce température du crépuscule, je savourai ce parcours comme une promenade, appréciant le mieux possible les bruits et remous des commerces de la Citadelle. Mais dans les artères de ce vaste organisme urbain, j'étais loin de m'attendre à y voir grouiller la mort.

- Halte-là citoyen ! M'interrompit un garde alors que je m'apprêtais à engager une étroite ruelle. Cet espace est interdit au civil.
- Interdit ? Comment-cela ?
- Par ordre du Septième Conseiller des Onze Piliers de l'Ordre, il est interdit au moindre civil de fouler du pied le terrain d'une zone de meurtre.
- Un meurtre ?

Jetant un coup d'œil hésitant derrière le garde, je remarquai la présence de quatre hommes affairés autour d'une silhouette allongée sur des pavés ensanglantés. Chacun armé de scalpels et de lentilles grossissantes, ils constituaient le corps scientifique de la police d'investigation de l'Ordre des Onze Piliers.

- De... de qui s'agissait-il ? Osais-je demander au milicien.
- Bernardo Caucelune, un expert-comptable de Damien le 2nd. Une femme vient de retrouver le corps il y a une heure.
- Mais le soleil est à peine couché ! Sachant que cette rue se trouve entre deux des plus grosses artères de la ville, qui pourrait avoir l'audace de commettre un tel acte de cette manière ?
- Le Murmure, jeune homme, répondit une voix dans mon

dos.

Un homme couvert d'un large imperméable me dépassa sans même me jeter le moindre regard.

– Le Murmure, répétais-je pour moi-même.

J'ignore si le Murmure existe encore de vos jours. Ainsi vais-je me permettre une courte parenthèse afin de mieux introduire cette ligue d'assassins dans le récit.

Apparu sous l'ancien Empire, il y a 800 ans, le Murmure est un important réseau de l'ombre dont les repères se sont progressivement disséminés dans tous les duchés. Contrairement à toutes les autres pègres existantes, cette ligue semble n'avoir aucun but lucratif sinon d'exister et de tuer dans les fondations des grandes cités du monde – dont Célantine, Siphilinne ou Beregost. Si les Onze Piliers de l'Ordre estiment à cinq-cents le nombre de membres de cette société secrète, l'effectif exact demeure un véritable mystère, tout autant que son leader.

Responsable des crimes les plus atroces répertoriés par les archives des Onze Piliers, le Murmure évoque tout autant la fascination que la peur chez les populations de toute situation sociale. La cause : ils touchent autant d'hommes que de femmes, autant de vieillards que d'enfants et autant de nobles que de pauvres.

Aujourd'hui encore, quasiment personne ne connaît la nature ou le mobile de leurs meurtres... quasiment.

- J'attendais votre venue Inspecteur, déclara le milicien. Comme vous le voyez vos hommes sont déjà...
- Je vois surtout qu'il y a un civil de trop dans ce quartier. Veuillez faire ce qu'il faut.
- Euh... tout de suite, inspecteur, s'empressa de répondre le milicien avant de diriger sa hallebarde vers moi. Vous

avez entendu, bouffon ? Circulez si vous ne voulez pas que l'on vous mette aux arrêts.

Déglutissant devant l'autorité d'une telle mesure, je soupirai avec agacement. Rapidement, je compris à quel point mon itinéraire pour rejoindre la bibliothèque venait de se rallonger.

Comme toute citadelle du Royaume du Nord, Célantine est organisée comme une succession de cercles concentriques d'habitations. Leur centre, dominé par les habituelles trois tours de l'autorité, constitue le point d'intersection de toutes les artères découpant diamétralement la ville en quatorze zones d'égale superficie (si l'on excepte quatre d'entre elles qui viennent épouser les quais du fleuve). Ainsi, quand les rues de Célantine ne sont pas de longs arcs, elles sont de larges artères. Et du fait de cette largeur, nul besoin pour elles d'être nombreuses (quatorze en tout), à moins d'emprunter un dédale d'étroites ruelles divisant les blocs pour passer d'une périphérie à une autre (ce que j'aurais fait si seulement un meurtre ne s'y était pas déroulé). Erik m'ayant indiqué l'itinéraire le plus rapide du labyrinthe parcourant le bloc de notre boulangerie, j'étais à présent forcé de passer par les grandes artères, rallongeant considérablement mon parcours.

Rebroussant chemin, je mis un temps fou à ressortir du dédale (accessoirement, le plan d'Erik n'était pas le plus à jour). Lorsque je parvins à l'arc périphérique, j'étudiai la carte pour savoir quelle artère il me serait le plus rapide d'atteindre pour rejoindre le centre-ville.

– As-tu vu le corps ?

La phrase était suffisamment austère pour couper court à toutes mes réflexions de cartographe improvisé. Me retournant vers son auteur, je haussai le sourcil d'étonnement. Un homme vieux de la cinquantaine aux

cheveux grisés me regardait d'un œil vitreux.

- Plaît-il ?
- Le corps, l'as-tu vu ?
- Voulez-vous parler de la victime du meurtre ? Oui, il repose sur les pavés d'une des ruelles de ce... brouillamini, répondis-je en montrant l'entrée du dédale avec énervement.
- Il a donc rejoint l'Autre Vie...

Une grimace s'esquissa sur mon visage dès lors que l'inconnu finit sa phrase.

- L'Autre V... oh...

Un Agent Vectoriel. Sa manière mécanique et terne de parler ne tromperait personne.

J'ignore si la Caste Vectorielle existe encore de vos jours, mais dans le doute, je vais m'autoriser un petit interlude encyclopédique. Après tout, si mon recueil peut assouvir chez vous un semblant d'érudition...

Les « Vecteurs » ou « Agents Vectoriels » sont membres d'une faction d'idéologues à pensée unique. Philosophes extrémistes pour certains, extralucides dégénérés pour d'autres, ils ont la particularité de voir la vie comme une antichambre, un vestibule avant la « Vie Vraie », que le commun des mortels appelle la Mort. Pour eux, la vie n'est qu'une phase de transition, prenant son début à la naissance et se terminant au trépas. Considérant que la durée de cette « transition » varie d'un individu à l'autre, ils voient ce stade comme une étape de préparation et d'apprentissage intellectuel. Toutes les ressources acquises, mémorisées ou découvertes durant leur transition trouveront, selon eux, une application déterminante dans leur Vie Vraie.

Ainsi, lorsqu'un homme meurt, les Agents Vectoriels voient l'événement comme un âge de maturité, considérant que l'individu n'a plus besoin d'en apprendre d'avantage pour

contribuer au progrès dans la Vie Vraie. Paradoxalement, les Vecteurs observent avec obscénité un acte de meurtre, considérant cela comme « un avortement ». Selon eux, une transition interrompue prématurément ne contribuera en rien au progrès dans la Vie Vraie. Mais étrangement, la mort d'un enfant par la maladie ne leur est en rien dramatique, considérant ces individus comme de véritables « agents précoces » possédant déjà tout le savoir qui leur sera nécessaire dans la Vie Vraie. En plus concis, la vie doit durer le temps que la nature impose, mais peu importe cette durée car l'enjeu se situe dans le décès... En bref, la caste des Vecteurs sont complètement fous.

En avoir un en face de moi était une première. Jusque-là, je n'en avais lu que des livres et entendu quelques légendes urbaines. Curieusement en cette époque d'unilatéralisme religieux, l'idéologie défendue par la Caste Vectorielle n'était pas considérée comme une hérésie par l'Ordre Mirabile. Bien au contraire, l'Église ne voyait dans cette idéologie aucune attitude négationniste envers l'existence du transcendant Fortune.

- Vous savez qui a commis le meurtre...
- L'interruption ? Seul un détracteur du Véritable aurait pu commettre un tel crime.
- Le Véritable ? Vous parlez de la Vie Vraie ?
- Le Véritable... le Projet, commença l'inconnu en regardant les confins de la ruelle comme si je n'existais plus. Une interruption de plus lui sera fatale. Le Projet requiert maîtrise et expérience...
- Et en quoi consiste ce projet post-trépas ? Demandai-je. Regardant toujours le lointain, le Vecteur prit la tangente sans répondre, donnant à ma personne cette étrange impression d'être aussi insignifiante que sa première guigne.

- Le Projet nous sera révélé le moment opportun...
- Mouais. Plus fous que dans les livres... ça c'est certain, déclarai-je en regardant l'Agent Vectoriel disparaître dans le dédale que je venais de quitter.

Comprenant que l'horaire était à présent trop tardif pour rejoindre la bibliothèque (sans compter mon itinéraire obstrué par la scène de crime m'obligeant à faire un long détour) je me résignai et reportai ma visite de la bibliothèque à un autre jour.